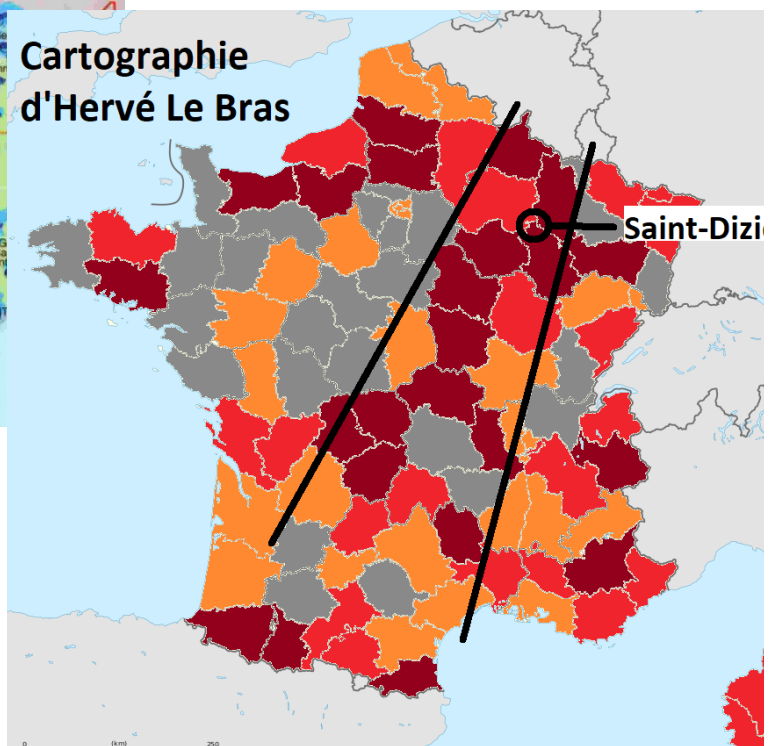
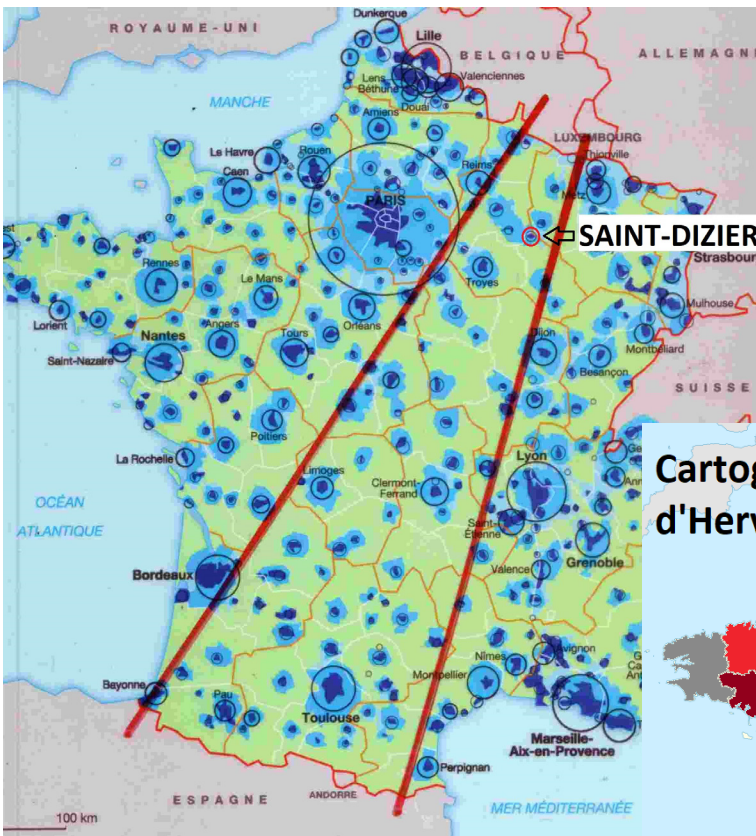


Texte préparant le visionnage du mémoire-vidéo de Gwenaëlle Vaudin

Il y a moi et mon envie de retourner à Saint-Dizier.
Il y a Alain, mon beau-père, qui vient me chercher en voiture.
Il y a moi qui redécouvre la maison, pour la première fois depuis la mort de ma mère.
Il y a Sabine, ma tante, et ses enfants.
Il y a la rencontre de deux jeunes dans le quartier chaud de Saint-Dizier.
Et enfin, il y a le souvenir de mon père, dj de mariage et lui aussi grand monteur de vidéo.

Saint-Dizier est l'endroit où je suis née et où j'ai vécu mes 18 premières années. C'est une ville française située dans la région Grand Est de la France (Alsace-Champagne-Ardenne-Lorraine) pile à mi-chemin entre Paris et Strasbourg. Sa population est d'environ 25 000 habitants. Elle est située dans ce qu'on appelle la diagonale du vide. C'est une large bande du territoire où les densités de population sont faibles par rapport au reste de la France. Selon une cartographie d'Hervé Le Bras, une forte mobilisation du mouvement des Gilets Jaunes se trouve dans cette zone, il explique : "C'est la zone où l'on est le plus loin de tous les services, que ce soit un médecin, que ce soit une pharmacie, que ce soit un petit commerce, ou une clinique, c'est là que les temps de trajets pour atteindre ces services sont les plus longs. C'est ce qui est en commun à tous ceux qui ce sont déclarés Gilets Jaunes."



Pour ma part, grandir à Saint-Dizier, avec une maman au SMIC, était l'enfer, j'ai tout fait pour partir le plus vite possible et faire ma vie ailleurs. Au cours de mes études, lorsque je me comparais aux autres, je ressentais très fort mon manque de culture, d'éducation même, de vocabulaire et j'avais honte. Mais cette honte s'est toujours couplée d'une fierté, une fierté d'être différente dans ce milieu artistique qu'est le théâtre, une fierté d'avoir appartenu à la classe populaire, d'être née à Saint-Dizier, d'avoir mon argot, mon accent, ma façon de penser le monde. J'ai honte et je suis fière. Deux sentiments contradictoires.

Et à un moment, je me suis rendu compte que sur les plateaux de théâtre français, on ne parlait presque jamais des classes populaires, des invisibles, des oubliés. Ou bien alors nous les caricaturons, très grossièrement, ce sont des beaufs, des français moyens, vulgaires, incultes et bêtes, ce sont des visions bourgeoises des pauvres. Et ce sont des jugements que nous portons très facilement bien malheureusement, et des deux cotés. Quand j'étais jeune, par exemple, on m'apprenait à détester les bourgeois et leurs manières et aussi à détester les étrangers qui "volent le boulot des français".

Un jour, un ami me fait découvrir l'écriture d'Edouard Louis. Edouard Louis est un écrivain de mon âge, 26, 27 ans. Il a grandi à Hallencourt, en Picardie, j'ai grandi à Saint-Dizier en Champagne, deux régions du nord de la France. Quand j'ai lu son livre « En finir avec Eddy Bellegueule », je me suis dit : Cet homme parle de moi, de mon enfance, de ma famille. Je me suis sentie moins seule tout à coup. Edouard Louis parlait de ce dont j'avais honte de parler : Les classes populaires. Mes racines. Nos racines à lui et à moi et comment nous avons grandi là dedans avec nos envies de théâtre, d'art, d'écrire. Et j'ai trouvé ça sale et beau et injuste et vrai et dur et magnifique et grinçant.

Ce jour là, j'ai décidé qu'il me fallait parler des classes populaires, de ceux dont on ne parle jamais, qu'on ne montre pas, qu'on cache. Ma problématique est devenue très claire à ce moment là. Il s'agit de témoigner, d'enquêter, de retourner chez moi et de faire parler les gens qui sont restés là-bas, filmer les lieux, les bâtiments, la ville qui ne bouge pas et s'effondre. Montrer le sale mais aussi le beau et y rendre hommage. Rendre hommage à ces gens qu'on qualifie trop souvent de beaufs.

Il est aussi question de l'injustice, de l'inégalité, de l'immense barrière sociale et économique construite entre les pauvres et les riches, il est question de racistes, les racistes "blancs", les racistes "algériens", il est question de combats menés contre le pouvoir, de combats qu'on laisse les autres mener et nous nous restons là en soutenant mais en restant confortablement dans son canapé.

J'ai alors lu, je me suis documenté, j'ai réfléchi et il m'est apparu évident qu'il me fallait faire un mémoire vidéo de ma recherche sur Saint-Dizier. J'ai choisi pour cela un vieux caméscope des années 2000 pour obtenir une image teinte des images photographiques de mes souvenirs de jeunesse, une image un peu sale, je n'ai pas pris de pieds et ai préféré m'entraîner à stabiliser mon caméscope à la main. J'avoue être très influencée par les films du Dogme 95, de Ross McElwee et de Jonathan Caouette, j'ai toujours l'envie et le besoin d'une camera qui bouge, d'une caméra vivante.

Ma vidéo se veut témoignage brut de cette vie brute que j'ai connue. Son montage est brut, ses images et ses prises de son sont de mauvaise qualité, la météo est très grise et les "interviewés" de Saint-Dizier ne sont pas visibles, on ne fait que les entendre. Ce sont des fantômes qu'il vous faut vous imaginer, qu'il vous faut reconstruire.

Ce mémoire est accessible via ce lien :
<https://www.dropbox.com/s/5q32x7lxqv4eg37/MEMOIRE%20GWENAEELLE.mp4?dl=0>

Bon visionnage,

Bibliographie

Ouvrages

- Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Seuil, 1993.
- Charles Didier, *Histoire de Saint-Dizier*, Broché, 2004.
- Didier Eribon, *Retour à Reims*, Fayard, 2009.
- Annie Ernaux, *La place*, Gallimard, 1983.
- Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Gallimard, 1993.
- Annie Ernaux, *La vie extérieure*, Gallimard, 2000.
- Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, Les Solitaires intempestifs, 1990.
- Manu Larcenet, *Le combat ordinaire*, Dargaud, 2003.
- Robert Linhart, *L'établi*, Editions de Minuit, 1978.
- Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Seuil, 2014.
- Edouard Louis, *Qui a tué mon père*, Seuil, 2018.
- Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Actes Sud, 2018.
- Mathieu Mouillet, *La diagonale du vide, un voyage exotique en France*, Les Editions du Mat, 2015.
- Kate Pickett, Richard Wilkinson, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, traduction de André Verkaeren, Les Petits Matins, 2013.
- Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *La violence des riches*, La Découverte, 2014.
- Mathias Rollot, *Saint-Dizier 2020. Projet de ville*, Châtelet-Voltaire, 2014.
- La France vue d'ici*, Éditions de La Martinière, 2017.

Spectacles

- Les Chiens de Navarre, *Jusque dans vos bras*, Les Nuits de Fourvière, 2017.
- Massimo Furlan, *Les Italiens*, Théâtre de Vidy Lausanne, 2018.
- Nina Negri, *M la multiple*, La Manufacture Lausanne, 2018.
- Pascal Rambert, *Soeurs*, Bonlieu Scène Nationale d'Annecy, 2018.
- Cyril Teste, *Festen*, Bonlieu Scène nationale Annecy, 2017.

Films et documentaires

- Jonathan Caouette, *Tarnation*, Etats-Unis, 2004.
- Les Dardenne, *Rosetta*, 1999.
- Bruno Dumont, *La vie de Jesus*, 1997.
- Peter Joseph, *Zeitgeist : Moving Forward*, Etats-Unis, 2011.
- Abdellatif Kechiche, *L'esquive*, 2004.

Jean Libon, Marco Lamensch, *Strip-tease*, Belgique, 1985.

Ken Loach, *Moi, Daniel Blake*, Royaume-Uni, 2016.

Ross McElwee, *Time Indefinite*, Etats-Unis, 1993.

François Ruffin, *Merci Patron!*, 2016.

Regis Sauder, *Retour à Forbach*, 2017.

Malgorzata Szumowska, *Mug*, Pologne, 2018.

Lars Von Trier, *Les Idiots*, Danemark, 1998.

Remerciements

Zacharie Jourdain, pour m'avoir parlé d'Edouard Louis

Alexandre Marquette, pour son soutien indéfectible

Claire De Ribaupierre, pour son suivi

Jean-Baptiste Roybon, pour son écoute et ses réflexions

Frederic Plazy, pour m'avoir fait confiance

Et merci à tous les artistes musicaux des années 1990 à 2010.